

## Témoins de la Seconde Guerre mondiale en Seine-et-Marne

**BATTISTELLI Paulette, *Composition française, Devoir sur la libération ou l'occupation,***

**lundi 13 novembre 1944, 6 pages.**

**Cote : MDZ253**

Dès la fin de la guerre, Jean Hubert (1902-1994), directeur des Archives départementales de Seine-et-Marne entre 1926 et 1955 a rassemblé des photographies, des témoignages et des comptes-rendus sur la période de l'Occupation et de la Libération.

Ce dossier conservé aux Archives départementales comprend aussi des dizaines de rédactions d'enfants ou d'adolescents, du primaire et du secondaire. Les élèves ont été invités par leurs enseignants à rédiger une dissertation décrivant leurs impressions et leurs souvenirs de cette période.

L'extrait que nous vous proposons est la composition de Paulette, une élève du collège de jeunes filles de Provins, sur la Libération. Elle a été rédigée en novembre 1944.

La Libération ! Depuis longtemps nous attendions ce grand jour ! Jour inoubliable et si fertile en émotion. Depuis quelques jours, au mois d'août, en voyant défiler les convois allemands qui désorganisés et composés de tous les genres de véhicules s'acheminaient sans interruption vers l'est, nous pressentions l'arrivée de nos alliés. Etant privés de J.S.E et même de journaux, nous les attendions d'un jour à l'autre, chaque soir espérant pour le lendemain, tendant l'oreille aux bruits sourds qui résonnaient et passant nos après-midi à faire de nombreux drapeaux.

Depuis deux ou trois nuits les camions et surtout les voitures à cheval boches qui passaient sans cesses nous empêchaient de dormir, mais avec une joie et emplis d'une douce émotion que nous passions les nuits éveillés. Puis le dimanche vingt-sept août à neuf heures moins le quart tandis que de derrière les volets nous venions de voir passer les dernières charrettes et qu'avec le jour la vie reprenait, la bataille éclata tout à coup, des salves de canons, de mitrailleuses résonnèrent si soudainement que bien des personnes ne purent rentrer chez elles. Bientôt nous entendons les avions qui venaient prendre part au combat. N'ayant pas d'abris nous descendons chez nos voisins et nous passerons la journée dans un couloir sans fenêtres qui constituait l'endroit le plus solide de la maison. Nous entendions les vitres se briser, les huiles tomber et surtout les rafales de mitrailleuses, les coups de fusils tout proches et les obus. J'attendais chaque long sifflement des fusantes avec une sorte de joie âpre et

bizarre. Vers une heure, une accalmie nous permet de monter manger, mais elle ne dure guère longtemps et avant de redescendre, je vais voir derrière les volets ce qui se passe dans la rue. Des boches courent, arme en main, pliés en deux, rasant les murs, sur le trottoir d'en face l'un deux passe revolver au poing en scrutant les fenêtres...A voir cela je me sens pleine de joie et je pense en un éclair à ma famille en Corse, qui elle a déjà goûté cette joie depuis un an.

Redescendus, nous entendons soudain frapper aux volets. Angoissés nous nous taisons...on cogne de nouveau.

Je me dis que si c'était un boche on l'entendrait hurler...Maman qui était la plus près de la porte se lève et entr'ouvre les volets et avec stupéfaction nous voyons un vieillard, le père de nos voisins qui avait par miracle réussi sous les éclats d'obus à venir chez ses enfants. Vers quatre heures une accalmie, mon père part, je me doutais depuis longtemps en voyant ses nombreuses absences la nuit et en remarquant les grosses chaussures humides et boueuses le lendemain matin qu'il faisait partie de la résistance. Et tout à coup tandis qu'enhardit par un silence qui était survenu aussi soudainement que la bataille avait commencé, nous sortions sur la rue, nous entendons un éclaireur, des cris de joie, des rires, qui viennent de la grande rue, maman ne peut plus me retenir, je m'élance malgré elle, vers le bruit, et ô joie indicible, les américains sont là, ils sont là...sous nos yeux...cinq voitures, l'avant garde, qui lentement font le tour de la ville, prêt à tirer. Je rencontre une camarade et nous nous embrassons et riant et en pleurant, à la mairie flotte déjà notre drapeau, bien des maisons sont touchées puisque, toutes les vitrines brisées, une odeur de poudre est en l'air, mais qu'importe « Ils » sont là. Pourtant là, devant cette pharmacie, notre cœur se serre et une vengeance : une marre de sang encore fraîche....Là les boches ont poignardés un américain blessés fait prisonnier, seul survivant de son tank détruit...

Je retourne chez nous, car maman craignait des allemands, j'y trouve mon père armé et avec son beau brassard tricolore qui après avoir pris un léger repas, part retrouver ses camarades.

Et les jours qui suivent, nous acclamons avec frénétisme nos vaillants alliés jusqu'à en avoir mal à la gorge. Avec mes camarades, c'est à qui en ramènera le plus chez soi.

Puis petit à petit le calme revient, mais notre joie est toujours assez profonde. Quoiqu'il arrive ces jours de la Libération resteront pour moi parmi les plus beaux de ma vie, ils seront de ses souvenirs lumineux qui sont « peut-être sur terre plus vrai que le bonheur ».

Durant cette époque et encore maintenant, nous souffrons mes compagnes et moi de notre inutilité, nous voudrions revoir et envions nos F.F.I.

Et le soir, de temps en temps, nous parlons de notre libération, de récits de parachutistes d'armes et je suis plus que jamais fière d'être française...